

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 29.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne.—Nos Gravures : Départ de Belgrade des troupes Serbes ; Funérailles d'Abd-ul-Aziz ; La danse du Kolo.—Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite).—L'Opinion Publique aux Etats-Unis.—Aventures du capitaine Hatteras (suite).—De l'évaluation du poids pour l'engraissement du bétail à cornes.—Le poing coupé.—Neuf jours chez un Trappeur (suite).—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants (suite).—La famille royale d'Angleterre.—Nouvelles générales : Canada, Etats-Unis, Europe.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES :—Aventures du capitaine Hatteras ; Evénements d'Orient : Funérailles d'Abd-ul-Aziz à Constantinople ; Départ de Belgrade des troupes Serbes ; Une réunion dans le village Serbe de Vichnitza, avant le départ des milices pour la frontière ; La danse du Kolo.

## REVUE EUROPEENNE

Le sort en est enfin jeté ; les troupes serbiennes ont enfin passé la frontière. Le courage de ces peuples a fait échouer toute la diplomatie européenne, en en retranchant celle de la Russie, dont la bonne foi et la sincérité ont toujours, à bon droit, paru suspectes.

Dans une de nos dernières revues, nous avons essayé de présenter un tableau des nationalités, des religions, des affinités sociales et politiques qui se mêlent et s'entremêlent dans ces pays si peu homogènes qui s'appellent l'Autriche-Hongrie, la Turquie et les Principautés Danubiennes. Au moment où les événements vont prendre une nouvelle gravité, nos lecteurs nous permettront, sans doute, de revenir sur ce sujet, et de suppléer à ce qui pourrait manquer à cette rapide esquisse. Si quelque lecteur européen trouvait après cela, dans nos aperçus, quelque hérésie géographique ou ethnologique, nous le prions de nous les pardonner et de les considérer comme une compensation pour les monstrueuses erreurs du même genre qui se commettent en Europe, à l'endroit de l'Amérique, surtout au chapitre du Canada. M. Benjamin Sulte en a fait quelque part un assez curieux résumé, et l'on pourrait beaucoup ajouter à son intéressante étude.

La guerre qui est commencée n'est pas seulement une guerre de religion, c'est une guerre de races, c'est l'émancipation de la race slave et de la race roumaine dans l'Orient de l'Europe ; mais il y a tant d'autres races qui peuvent être affectées par ce résultat, tant d'autres intérêts en jeu, que la situation, au lieu de se simplifier, devient de plus en plus complexe. Chasser les Turcs abrupts et démoralisateurs, cela n'est peut-être pas très-difficile à faire ; mais après ? Depuis un siècle, le Turc ne vit que par la crainte de voir s'ouvrir sa succession. " Faire rôti les Turcs, disait encore tout dernièrement le *Pull Mall Budget*, serait peut-être une œuvre pie, mais fussent-ils encore pires qu'ils ne sont, nous hésiterions à nous en mêler, si, pour cela, il fallait mettre le feu à toute l'Europe."

La Turquie d'Europe comprend environ seize millions d'âmes, d'où il y a à déduire environ cinq millions et demi pour les provinces danubiennes. Sur les onze millions restant, il y a encore une forte majorité de Slaves, de Roumains, de Grecs et d'Arméniens. Quelques statisticiens prétendent que la véritable population turque de l'Europe ne s'élève pas à quatre millions ; d'autres la fixent à un chiffre encore plus bas. On sait que la polygamie n'est point favorable à l'accroissement de la population, et, du reste, les Turcs n'ont jamais

été très-nombreux à aucune époque de ce côté-ci du Bosphore ; selon l'heureuse expression de M. de Châteaubriand, ils n'ont jamais été que campés en Europe.

L'Autriche-Hongrie renferme quinze millions de Slaves (onze dans la partie nord et quatre dans la partie sud) ; elle contient aussi deux millions de Roumains, ce qui, ajouté aux provinces danubiennes et turques, donnerait pour ces deux nationalités environ vingt-cinq millions. Ces puissants éléments ont derrière eux l'immense empire russe où la race slave prédomine, et où il se trouve aussi une population roumaine (dans la Bessarabie.)

L'élément germanique est représenté en Autriche par environ huit millions, et l'élément magyare par cinq millions. Nos lecteurs se rappelleront sans doute ce que nous leur avons dit du dualisme inventé par Déak, et qui fait à l'Autriche une position si complexe et si difficile, de la Cisleithanie, où l'influence germanique prédomine politiquement, quoique en minorité numérique, et de la Transleithanie (1), où l'élément hongrois, également en minorité, gouverne les Slaves et les Roumains. C'est, de fait, le gouvernement des majorités par les minorités, et c'est par là même un état de chose anormal (2).

Les Hongrois, après avoir combattu les Turcs avec tant de courage, sont aujourd'hui dominés par la peur d'être débordés par les Slaves, et la politique les rejette dans une certaine mesure du côté de leurs anciens adversaires. C'est le même sentiment qui, en 1870, leur avait fait préférer la cause de la Prusse à celle de la France, malgré les sympathies que celle-ci avait autrefois manifestées pour eux. La reconnaissance est une vertu aussi rare chez les nations que chez les individus. On se rappelle le fameux mot de M. de Metternich, que l'Autriche étonnerait le monde par son ingratitude.

Si l'on en croit les télégrammes qui nous arrivent, après avoir tenté en vain d'empêcher le conflit, les puissances en seraient venues à la politique de non-intervention. Les premiers récits des batailles sont contradictoires ; un fait important est l'envoi d'un renfort par le Khédive à son suzerain. La non-intervention de la Russie serait-elle réelle et sincère ? La chose est peu probable. D'un jour à l'autre, l'Angleterre et l'Europe peuvent être entraînées dans la lutte.

M. Auguste Boucher faisait dernièrement à ce sujet, dans le *Correspondant*, des réflexions que les événements survenus depuis ne rendent que plus opportunes :

A la vérité, c'est à Berlin qu'il faut regarder. Le sphinx est là ; selon ce qu'il voudra et dira, l'Europe aura la paix ou la guerre. M. de Bismarck est silencieux aujourd'hui ; mais mieux que personne il sait bien qu'il n'a qu'à parler. L'Allemagne seule a ses armes prêtes à toutes les entreprises ; l'Allemagne a seule en ce moment une force capable de rendre prépondérant l'appui que son alliance apporterait ici ou là. Sans doute, elle paraît désintéressée en Orient. Mais l'est-elle autant qu'elle le paraît ? Lui est-il si indifférent que l'horizon manque à l'Au-

(1) C'est-à-dire en-deçà et au-delà de la Leitha, rivière qui prend sa source dans l'Autriche proprement dite, et se jette dans le Danube.

(2) Les Slaves, les Germains et les Scandinaves sont trois grandes branches de la famille indo-germanique ; au fond, ce sont les mêmes peuples, les anciens barbares venus du plateau central de l'Asie, dans les pays du nord de l'Europe, et qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, se ruèrent sur la civilisation romaine. Les Roumains sont les restes des anciennes colonies romaines sur l'Adriatique et dans la Grèce. Leur langue ressemble à l'italien. Les Hongrois, ces ennemis traditionnels des Turcs, sont, cependant, comme eux d'origine touranienne, et leur langue est de la même famille.

triche dans la vallée du Danube ? N'a-t-elle pas un Hohenzollern sur le petit trône de Bucharest ? Son commerce n'est-il pas de plus en plus actif dans ces régions ? M. de Bismarck a-t-il, en 1876, les mêmes raisons qu'en 1870 pour favoriser en Orient la politique de la Russie ? L'aiderait-il actuellement à s'y accroître ? Et n'a-t-il pas conscience de ce qu'il y peut, lui qui déclarait, en 1868, qu'en Orient " rien ne s'accomplira définitivement sans le concours ou l'adhésion de l'Allemagne, si l'Allemagne est unie et forte." Nous ne faisons que poser ces questions. Un Français n'est pas libre en 1876, d'entrer hardiment dans le champ des conjectures. Mille soupçons vont d'une cour à l'autre, mille rumeurs circulent en Europe. Que ne racontent pas les nouvellistes ? Quels traités secrets ne sont-ils pas prêts à publier ? Que ne craignent pas les hommes d'état eux-mêmes ? Il faut bien avouer que, comme il n'y a plus d'équilibre en Europe et que rien n'y est fixe, les plus hardies combinaisons y sont rendues possibles ; tout y dépend d'un hasard ; tout y est soumis au caprice d'une grande ambition. Cette union des trois empereurs qui, pendant quelques années, aura eu au moins la vertu de neutraliser tout ce qu'il y avait de contraire et d'hostile dans leurs intérêts ou dans leurs souvenirs, semble se dénouer peu à peu ; et n'est-il pas tel événement dont le coup puisse la briser tout-à-fait ? N'est-il pas telle offre qui puisse la détacher et qui déjà détache le principal des contractants ?

Mais le conflit pourrait être général ; l'enjeu est terrible pour tous, et il y a des craintes pour chacun : ce sont précisément ces raisons qui défendent de désespérer de la paix. Quoi qu'il en soit, la France connaît son devoir. Si, dans les mystérieuses et redoutables éventualités qui sont sous ses regards, certaines tentations peuvent séduire son cœur, et céder serait le premier des dangers où son mauvais génie se plaît à l'attendre. Si telle ou telle alliance sollicite son concours, qu'elle le refuse modestement ; il faut qu'elle sache bien qu'entre celles qui l'attireraient, aucune à l'heure présente n'est solide ou suffisamment puissante en Europe. S'enfermer étroitement dans son juste egoïsme ; demeurer dans le recueillement, nous allions dire dans la solitude ; n'incliner d'aucun côté ; ne donner de gage à personne ; ne témoigner à qui que ce soit la moindre malveillance ; réserver complètement sa liberté de penser ou d'agir ; garder le silence ou n'élever la voix que pour souhaiter le repos et pour exhorter l'Europe à conserver sa tranquillité ; ne marquer de volonté que celle de ne rien faire : voilà les règles que la nécessité elle-même trace à notre gouvernement. La nation comprend que telles sont les obligations de sa politique extérieure. Il reste que dans le parlement ou n'y contrevenne point par aucune imprudence, et nous en adjuvons le patriotisme de tous les partis.

Il n'y a guère à craindre sous ce rapport ; les chambres françaises paraissent ignorer l'existence du reste du monde ; elles sont tellement occupées des affaires domestiques, qu'elles ne regardent pas même à la fenêtre pour voir ce qui se passe chez le voisin. Le temps n'est plus des brillants discours de Guizot, de Thiers, de Lamartine sur la politique étrangère. Le ministre des affaires étrangères, comme dans le diplomate de Scribe, peut rester constamment étranger aux affaires ; personne ne songera à s'en plaindre. Le gouvernement peut faire la pluie et le beau temps en dehors des frontières ; tout ce qu'on lui demande à l'intérieur, c'est de malmener un peu les cléricaux et, comme le bon gendarme de Gustave Nadaud, de protéger la propriété. A cette condition on lui dira : *Brigadier, vous avez raison !*

Les deux grands événements politiques en France, depuis notre dernière revue, ont été l'élection de M. Buffet au sénat, en remplacement de M. Ricard, et la passation, à l'Assemblée, de la mesure Waddington au sujet de la collation des grades universitaires.

L'élection de M. Buffet au sénat est une revanche très-légitime pour cet homme d'état battu et repoussé en tant d'endroits.

Elle a, du reste, failli provoquer une scission entre le maréchal MacMahon et son cabinet. C'est à M. Buffet que le maréchal doit, en grande partie, la haute dignité qui lui est échue, et il a donné un exemple de reconnaissance assez rare chez les hommes publics, en se montrant favorable à l'élection au sénat de son ancien premier-ministre. D'un autre côté, le ministère travaillait activement pour son candidat, et les journaux ministériels menaçaient d'une crise dans le cas où M. Buffet serait élu. Ainsi la succession de M. Ricard, si facilement réglée, en tant qu'il s'agissait du portefeuille, par la nomination de son assistant, M. de Marcère, a failli, en ce qui concerne son fauteuil au sénat, être la cause d'une grande difficulté. Les ministres ne se sont point souciés de donner suite à ces fanfaronnades, et ils ont gardé leurs places malgré que M. Buffet ait été élu par une majorité de quatre voix contre son concurrent M. Renouard.

Les membres de l'extrême droite au sénat ont eu le bon esprit de retirer la candidature de M. Chesnelong ; sans cela, le candidat de la gauche était certainement élu ; ils ont eu plus de savoir-faire et de patriotisme que les légitimistes et les bonapartistes de l'Assemblée, qui se sont abstenus de voter sur une proposition de l'extrême gauche révoquant les lois qui défendent à un condamné pour délit politique de publier un journal, proposition faite en vue des poursuites dont le journal *les Droits de l'Homme*, rédigé par Rochefort, est l'objet.

En procurant ce triomphe à l'extrême gauche, ces messieurs voulaient mettre le ministère dans une fautive position. C'est un peu, comme dit le proverbe, *s'arracher le nez pour faire rire les autres* ; et il n'y a point de plus mauvaise politique que celle-là.

La discussion de la loi-Waddington a été une des plus animées et des plus intéressantes de la session. Les discours de M. Paul de Cassagnac, de M. Keller et de M. de Mun ont été très-remarquables du côté de l'opposition, et ceux de M. Waddington et de M. Duprat très-habiles, à leur point de vue. Le discours de M. de Cassagnac avait surtout pour objet de remettre le Bonapartisme en faveur auprès des autorités religieuses ; aussi M. Jules Ferry a-t-il frappé juste lorsqu'il a dit, en réplique, que les impérialistes étaient les seuls qui avaient mauvaise grâce à parler de la liberté de l'enseignement, puisque le despotisme universitaire a été inventé et établi par le premier empereur, et que c'est seulement sous la seconde et sous la troisième république que l'on a pu y apporter quelque adoucissement. M. Ferry a pris carrément le *Syllabus* à partie et il a déclaré aux catholiques que c'était sa doctrine telle qu'interprétée par les chefs de leur parti, qui justifiait les libéraux dans le retrait des libertés accordées. Il a cité un mot attribué à M. Louis Veillot, qui aurait dit : " Lorsque les libéraux sont au pouvoir, nous leur demandons la liberté, parce que c'est leur principe ; et quand nous sommes au pouvoir, nous la leur refusons, parce que c'est le nôtre."

M. Louis Veillot a écrit dans l'*Univers* que la phrase n'était pas de lui, que c'était seulement une malice de M. de Montalembert, qui avait ainsi résumé les sentiments qu'il lui plaisait de lui attribuer.

J'ai écrit pendant quarante ans, ajoute spirituellement M. Vuillot, et il ne restera peut-être de moi que cette parole que je n'ai pas prononcée et qui me paraît médiocrement française. J'en serais fâché si j'étais de ceux qui aspirent à l'académie; mais je sais m'accommoder des aventures que notre temps ménage à mon espèce, et je pense que je finirai par mourir tout de même, quoique chargé d'une phrase de Montalembert, plombée par M. Jules Ferry. Je proteste uniquement dans l'intérêt de la vérité.

Un incident à la fois triste et curieux de ces débats se trouve dans l'interruption qu'un député s'est permise au discours de M. Keller. Ce dernier avait cité un passage à peu près athée de M. Littré pour montrer les tendances de l'école, lorsque M. George Perrin s'est écrié : " Mais c'est très-bien cela ! "

Voilà bien les *intransigeants* de l'extrême gauche, ils ne transigent pas même avec le bon Dieu ! On frémerait, on désespérerait des destinées de la France, de celles de l'humanité, en lisant de pareilles choses, si l'on n'avait pour se rassurer les nobles et consolantes paroles que Pie IX vient de prononcer à l'occasion du trentième anniversaire de son pontificat :

Tenez pour certain, a-t-il dit, que l'Eglise triomphera et que la révolution périra. Les pères tuent leurs fils, et les fils tuent leurs pères, et tous ceux qui sont nés de la révolution se dévoreront entr'eux. Les anges, d'un autre côté, combattront contre les insensés, et l'Eglise triomphera. La foi nous enseigne que c'est là l'œuvre de Dieu qui sera forte et stable, et que la perdition des hommes ne parviendra pas à la détruire.

P. C.

Québec, 11 juillet 1876.

## NOS GRAVURES

**Départ de Belgrade des troupes Serbes.**—Cette gravure est d'après un croquis pris à Belgrade par un artiste français, lorsque les troupes se dirigeaient de cette ville vers la frontière turque. Les dépêches ne disent que trop les revers qu'ont essayés ces braves soldats qui combattait pour leur religion et pour leur liberté.

**Funérailles d'Abd-ul-Aziz.**—Les funérailles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz ont eu lieu dimanche 4 juin, dans l'après-midi, avec une grande pompe. Les restes mortels du défunt ont été transportés, aussitôt après les constatations médicales, à Top-Capou, dans le sanctuaire où est gardé le Hirkai Cherif (manteau du Prophète).

Les ministres, les ulémas, les officiers généraux de l'armée et un grand nombre de fonctionnaires supérieurs étaient réunis à Top-Capou, pour assister à la cérémonie religieuse, après quoi, le convoi funèbre a quitté Top-Capou dans l'ordre suivant :

Un détachement de soldats, les armes renversées et musique en tête, ouvraient la marche ; immédiatement après venaient les généraux de brigade et de divisions, suivis des ministres des travaux publics, du commerce, des finances, des affaires étrangères et de la marine.

Hussein-Avni-Pacha et Midhat-Pacha, avec le grand-vizir Mehemed-Ruchdi-Pacha et le cheick-ul-islam, précédaient le cercueil, porté par dix anciens serviteurs du palais (pour les sultans, le cercueil est porté sur les mains, et non sur les épaules, comme dans les enterrements ordinaires), chantant l'hymne funèbre. Deux hommes du palais à cheval jetaient à pleines mains à la foule des pièces de monnaie. Le convoi est arrivé dans cet ordre au mausolée du sultan Mahmoud. C'est là, à côté du tombeau de son père, qu'ont été déposées les dépouilles mortelles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz.

**La danse du Kolo.**—Le mot *kolo*, qui signifie roue, et que l'on peut par conséquent rendre fort exactement par celui de ronde, est le nom générique des danses nationales serbes, dont la plupart s'exécutent en rond, bien que souvent les deux extrémités du rond ne se touchent point. Cette danse consiste en général dans un mouvement alternatif d'avance et de recul exécuté au moyen de pas divers, mais le plus souvent d'un caractère monotone. Les deux sexes s'y mêlent librement, les danseurs se tenant soit par la main, soit aux

épaules, soit à la ceinture. Les jambes s'agitent précipitamment avec des hauts le corps rappelant certains exercices de trapèze, la tête reste fixe.

Règle générale, l'orchestre est peu riche ; c'est tantôt une musette, tantôt une cornemuse ; souvent aussi dans les fêtes importantes comme celle d'aujourd'hui, il se compose d'une bande de Tsiganes, avec tambour de basque, recouvert de toile, violons, violoncelle et *cymbalum*, espèce d'instrument à cordes métalliques ressemblant au cistre, sur lequel un des errants cuivrés frappe fiévreusement avec de petits bâtons, dont les bouts, entourés de chiffons de fil, forment tampons. La mélodie est par moments lente, par moments précipitée jusqu'à la rage. Les danseurs se démènent alors comme des possédés.

## LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

## XII

Comme César, Rolette voulait être le premier dans son village plutôt que le second dans Rome. Il ne pouvait souffrir qu'on lui disputât la prééminence, et, capable de tout oser, il n'était pas homme à ployer devant les obstacles pour éclipser ses rivaux.

Son plus sérieux antagoniste était le juge Lockwood, qui, lui non plus, n'aimait pas l'obscurité. Il lui faisait opposition non-seulement dans les matières politiques et locales, mais encore dans la traite. Aussi régnait-il entre eux une vive émulation, qui se traduisait par des entreprises de tout genre, dont leurs concitoyens faisaient leur profit. Il suffisait, par exemple, que Lockwood parlât d'un projet quelconque pour mettre la puce à l'oreille de Rolette et lui faire concevoir quelque plan hardi, pour ravir à son rival le mérite de ses conceptions. On suppose que Lockwood lui rendait le change en temps et lieu.

Vers 1824, le juge Lockwood ayant parlé à quelques citoyens de l'endroit d'un projet de construire une distillerie, si les colons voulaient semer du riz sur leurs terres, Rolette eut vent de l'entreprise, et se rendit sans délai à Michillimakinac, pour aviser aux moyens de la mettre à exécution. Il fit rencontre dans l'île d'un nommé Curtis, capitaine en retraite, qui lui donna une haute idée de ses aptitudes scientifiques et industrielles. Il ne fallait pas tant d'une pareille merveille pour s'imposer au choix de Rolette, qui se fit accompagner de Curtis à la Prairie-du-Chien. Mais, comme la distillerie ne fut toujours qu'un château en Espagne, Curtis se rendit utile comme professeur dans la famille de Rolette, ce qui était plus en rapport avec ses connaissances théoriques. Rolette, il est vrai, fit l'acquisition de divers appareils de distillerie, mais pour une raison ou pour une autre, ils ne furent pas mis en opération, et il les renvoya finalement à Saint-Louis, en 1828.

Le commerce de Rolette était alors fort étendu ; ses barques sillonnaient les lacs et rivières avoisinants, et il était le Jacquesœur de ces régions.

Un jour que Rolette se trouvait à bord d'un de ses bateaux sur le lac Winnebogo, il fit rencontre d'une autre de ses embarcations, qui venait directement de la Prairie-du-Chien. De part et d'autre on échangea rapidement quelques nouvelles.

" Eh bien, exclama Rolette, ont-ils achevé la nouvelle maison ? Et la cheminée fume-t-elle ?

—Oui, monsieur.

—Et comment est la récolte ?

—Très-belle, vraiment.

—Le moulin va-t-il ?

—Oui, il y a beaucoup d'eau,

—Comment est Whip (son cheval favori) ?

—Oh ! Whip est fort bien."

Après s'être minutieusement enquis du magasin, de la ferme et d'affaires de tout genre, il n'y avait plus raison de prolonger l'entretien.

—Eh bien, adieu, bon voyage !

—En avant, mes gens !"

Mais songeant tout à coup qu'il n'avait pas demandé de nouvelles de sa famille, il s'écria :

" Arrêtez ! arrêtez ! Comment se portent madame Rolette et les enfants ?..."

On voit que le " beau désordre," imaginé par le poète, est loin de régner dans ce dialogue.

## XIII

Au printemps de 1826, une inondation terrible se fit sentir dans une vaste partie du Nord-Ouest. Les eaux de la Rivière-Rouge commencèrent à se gonfler le 2 mai, s'élevèrent de neuf pieds dans une seule journée, puis débordèrent sur la plaine environnante avec une telle rapidité que toute la colonie, affolée de terreur, dut déguerpir en toute hâte pour aller se réfugier sur les collines les moins éloignées. Maisons, hangars, clôtures, meubles, ustensiles divers, tout fut emporté par les eaux furibondes ; il resta bientôt à peine une seule construction debout. L'inondation dura jusqu'au 22 mai, mais ce ne fut que le 15 juin que les malheureux colons purent aller revoir le lieu, parfaitement désert, où s'élevaient, quelques semaines auparavant, leurs paisibles demeures.

Le désastre était complet. A part leurs animaux, les colons avaient tout perdu. Les débris de leurs habitations avaient été semés çà et là au loin dans la plaine, et pendant de longs jours, ces malheureux n'eurent d'autre toit que la voûte des cieux. Bref, c'était comme la prairie aux premiers jours de la colonie.

Que faire dans une pareille alternative ? Les Canadiens et les Ecosseis, habitués aux épreuves et aux privations, résolurent, avec leur courage ordinaire, de tenter la fortune de nouveau sur le théâtre même de leurs revers. Mais un grand nombre de soldats de l'ancien régiment des Meurons et des Suisses, venus à la Rivière-Rouge depuis quelques années seulement, décidèrent de se mettre à la recherche d'un sol plus hospitalier.

Les autres colons virent leur départ avec satisfaction, car ceux qui allaient les quitter étaient les membres les moins utiles de la colonie. Les Suisses étaient des gens paisibles et moraux, mais ils n'étaient pas faits pour un pays où la culture et la chasse sont les principaux moyens de subsistance. Ils étaient pour la plupart des artisans, des orfèvres, des pâtisseries et des musiciens, qui avaient émigré à la Rivière-Rouge sur les fausses représentations d'un agent de Lork Selkirk. Les Meurons se composaient d'aventuriers et d'esprits turbulents : véritable fléau dans toute société. C'étaient donc autant de bouches inutiles dans les jours d'épreuves, et Dieu sait qu'elles n'ont pas été ménagées à la colonie naissante fondée par Lord Selkirk. Inondations, famine, fléau des sauterelles : rien ne lui a manqué !

Deux cent quarante-trois individus partirent le 24 juin pour les Etats-Unis, et la compagnie de la Baie-d'Hudson leur fournit gratis le nourriture et les autres articles nécessaires pour une bonne partie du voyage. Les Suisses s'établirent pour la plupart sur les bords du Mississipi, et réussirent à former un bon noyau de colonisation.

Douze ou quinze de ces familles firent halte à la Prairie-du-Chien, qu'elles atteignirent après beaucoup de souffrances et de privations. Rolette s'intéressa vivement à leur sort, et il leur donna généreusement ce qui leur manquait en fait de vivres et de vêtements. Il prit ensuite les mesures voulues pour les faire avancer sûrement à Saint-Louis, leur destination.

Deux familles seules se décidèrent à demeurer à la Prairie-du-Chien. Le chef de l'une d'elles était cultivateur, et il fut facile de lui donner de l'occupation. L'autre, un nommé Straw, était Suisse d'origine et orfèvre de son métier. Lorsque Straw alla offrir ses services à Rolette, celui-ci se laissa aller à l'un des brusques mouvements d'impatience qui lui étaient habituels : " Vous êtes orfèvre, lui dit-il, et il n'y a peut-être pas une montre d'ici à Saint-Louis ; vraiment, vous avez choisi une bonne localité pour exercer votre industrie." Mais le bon naturel reprenant

le dessus, Rolette lui tint le langage suivant : " Vous avez un garçon et deux filles suffisamment âgés ; eh bien, je veux qu'ils vous aident pour faire le commerce du lait. Pour cela, je vous donnerai un cheval, une charrette, vingt vaches, et les étables nécessaires, puis vous vendrez le lait au fort. Je vous donnerai, de plus, une maison pour y demeurer ainsi que les vivres et les vêtements nécessaires pour vos besoins les plus pressants. Le produit de la vente du lait vous appartiendra exclusivement tant que vous ne trouverez pas moyen de subsister autrement." Rolette tint parole et leur laissa exercer ainsi cette industrie à ses dépens, pendant deux ans, sans réclamer un seul sou d'indemnité.

Les descendants de Straw demeurent encore à la Prairie-du-Chien et peuvent attester la véracité de ce beau trait d'humanité.

JOSEPH TASSÉ.

## L'OPINION PUBLIQUE AUX ETATS-UNIS

Nous voyons par le dernier rapport de la Société historique du Wisconsin—la plus importante probablement de l'Ouest—que cette société va reproduire dans son prochain volume de *Collections*, l'étude historique publiée par M. Joseph Tassé, dans *L'Opinion Publique*, sur Charles de Langlade, ce héros canadien qui, après avoir été l'un des premiers défenseurs de la cause française en ce pays, devint ensuite l'un des premiers pionniers de l'Ouest et le fondateur de la Baie-Verte (*Green Bay*). La Société a confié la traduction de ce travail à madame Sarah Fairchild Dean, sœur du ci-devant gouverneur Fairchild, du Wisconsin, une femme qui a un rare talent littéraire uni à une connaissance parfaite du français. C'est avec plaisir que nous voyons les écrits de nos littérateurs canadiens ainsi remarqués et appréciés à l'étranger.—*Minerve*.

LE CLUB CANADIEN "LACROSSE."—Les membres de ce club sont revenus d'Angleterre, lundi dernier, à bord du *Moravian*. Ils ont fait un voyage dont ils conserveront sans doute un bon souvenir. Les honneurs ne leur ont pas manqué ; partout où ils ont joué, ils ont été accueillis comme des princes. Notre gracieuse souveraine elle-même a daigné montrer à nos *sportsmen* canadiens qu'elle s'intéressait à eux. Elle a assisté à une partie qu'ils ont jouée au château de Windsor. Voici comment un journal anglais parle des membres du club canadien "Lacrosse" :

" Les membres du club canadien "Lacrosse" ont eu l'honneur de jouer devant la Reine, au château de Windsor, dans l'après-midi de lundi. Ils étaient vingt-sept joueurs, quatorze Canadiens et treize Iroquois, conduits par leur capitaine, le Dr. W. Beer. M. James Lowther, M. P., sous-secrétaire d'Etat pour les colonies, les a présentés à Sa Majesté. M. le Dr. Beer a alors adressé quelques mots à la Reine, et Tier Karonair, le chef Iroquois, après avoir déposé son tomahawk aux pieds de Sa Majesté, a lu à la Reine une adresse en langue iroquoise. Ce document, qui était écrit sur écorce de bouleau, a été remis à Sa Majesté.

Le jeu terminé, Sa Majesté félicita les joueurs de l'adresse qu'ils avaient déployée, et présenta à chacun d'eux sa photographie.

Parmi les personnes qui entouraient la Reine se trouvaient la princesse Béatrice et les princes Léopold et Christian. On remarquait dans la foule un grand nombre de visiteurs étrangers, entre autres l'Hon. J. A. Chapleau, secrétaire-provincial pour Québec, et M. Dore, agent d'immigration de la confédération canadienne.

Un mot de Marseillais.

—J'ai tellement d'esprit, disait-il, que quand il tonne, j'ai toujours peur que mes pointes n'attirent le tonnerre !

\*.\*

Une anecdote inventée par le *Blackwood Magazine* pour prouver que les Français ont l'amour exagéré des distinctions et des panaches. L'auteur est M. Frédéric Marshall :

Le grand Napoléon, passant un jour une revue de vieux grognards réformés, aperçut un grenadier manchot, sur la poitrine duquel ne brillait aucune décoration.

—Où as-tu perdu ton bras ? lui demanda-t-il.

—A Austerlitz, sire.

—Et tu n'as pas été décoré ?

—Non, sire, on m'a oublié.

—Tiens, voilà ma croix ; je te fais chevalier. Et l'empereur détacha sa décoration, qu'il remit au grenadier.

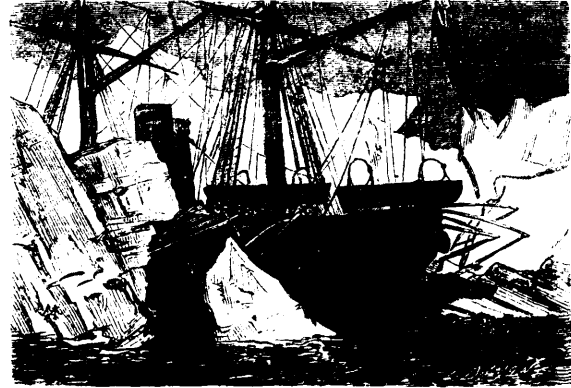
—Ah ! reprit le grognard, Votre Majesté me fait chevalier parce que je n'ai perdu qu'un bras. Qu'aurait-elle fait si j'en avais perdu deux ?

—Je t'aurais fait officier.

Aussitôt, le grenadier tira son sabre et se coupa l'autre bras !

Un mot, mais un seul. Avec quoi ce généreux grognard se coupa-t-il le second bras, s'il était manchot ?

Il est vrai que M. Marshall doit s'être souvenu du mot : Impossible n'est pas français.



**AVENTURES**  
DU  
**CAPITAINE HATTERAS**

PAR JULES VERNE

**PREMIÈRE PARTIE**

**LES ANGLAIS AU POLE NORD**

**CHAPITRE VI.—LE GRAND COURANT POLAIRE**

Bientôt les bandes d'oiseaux de plus en plus nombreuses, des pétrels, des buffins, des contre-maîtres, habitants de ces parages désolés, signalèrent l'approche du Groënland. Le *Forward* gagnait rapidement dans le nord, en laissant sous le vent une longue traînée de fumée noire.

Le mardi, 17 avril, vers les onze heures du matin, l'ice-master signala la première vue du *blink* de la glace (1). Il se trouvait à vingt milles au moins dans le nord-nord-ouest. Cette bande d'un blanc éblouissant éclairait vivement, malgré la présence de nuages assez épais, toute la partie de l'atmosphère voisine de l'horizon. Les gens d'expérience du bord ne purent se méprendre sur ce phénomène, et ils reconquirent à sa blancheur que ce *blink* devait venir d'un vaste champ de glace situé à une trentaine de milles au-delà de la portée de la vue, et provenait de la réflexion des rayons lumineux.

Vers le soir, le vent retomba dans le sud, et devint favorable; Shandon put établir une bonne voilure, et, par mesure d'économie, il éteignit ses fournaux. Le *Forward*, sous ses humers, son foc et sa misaine, se dirigea vers le cap Farewell.

Le 18, à trois heures, un ice-stream fut reconnu, à une ligne blanche peu épaisse, mais de couleur éclatante, qui tranchait vivement entre les lignes de la mer et du ciel. Il dérivait évidemment de la côte Est du Groënland plutôt que du détroit de Davis, car les glaces se tiennent de préférence sur le bord occidental de la mer de Baffin. Une heure après, le *Forward* passait au milieu des pièces isolées de l'ice-stream, et, dans la partie la plus compacte, les glaces, quoique soudées entre elles, obéissaient au mouvement de la houle.

Le lendemain, au point du jour, la vigie signala un navire: c'était le *Valkirien*, corvette danoise qui courait à contre-bord du *Forward* et se dirigeait vers le banc de Terre-neuve. Le courant du détroit se faisait sentir, et Shandon dut forcer de voiles pour le remonter.

En ce moment, le commandant, le docteur, James Wall et Johnson se trouvaient réunis sur la dunette, examinant la direction et la force de ce courant. Le docteur demanda s'il était avéré que ce courant existait uniformément dans la mer de Baffin.

— Sans doute, répondit Shandon, et les bâtiments à voiles ont beaucoup de peine à le remonter.

— D'autant plus, ajouta James Wall, qu'on le rencontre aussi bien sur la côte orientale de l'Amérique que sur la côte occidentale du Groënland.

— Eh bien! fit le docteur, voilà qui donne singulièrement raison aux chercheurs du passage du nord-ouest! Ce courant marche avec une vitesse de cinq milles à l'heure environ, et il est difficile de supposer qu'il prenne naissance au fond d'un golfe.

— Ceci est d'autant mieux raisonné, docteur, reprit Shandon, que si ce courant va du nord au sud, on trouve dans le détroit de Behring un courant contraire qui coule du sud au nord, et doit être l'origine de celui-ci.

— D'après cela, messieurs, dit le docteur, il faut admettre que l'Amérique est complètement détachée des terres polaires, et que les eaux du Pacifique se rendent, en contournant ses côtes, jusque dans l'Atlantique. D'ailleurs, la plus grande élévation des eaux du premier donne encore raison à leur écoulement vers les mers d'Europe.

— Mais, reprit Shandon, il doit y avoir des faits à l'appui de cette théorie; et, s'il y en a, ajoutez-les avec une certaine ironie, notre savant universel doit les connaître.

— Ma foi, répliqua ce dernier avec une aimable satisfaction, si cela peut vous intéresser, je vous dirai que des baleines, blessées dans le détroit de Davis, ont été prises quelque temps après dans le voisinage de la Tartarie, portant encore à leur flanc le harpon européen.

— Et à moins qu'elles n'aient doublé le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance, répondit Shandon, il faut nécessairement qu'elles aient contourné les côtes septentrionales de l'Amérique. Voilà qui est indiscutable, docteur.

— Si cependant vous n'étiez pas convaincu, mon brave Shandon, dit le docteur en souriant, je pourrais produire encore d'autres faits, tels que ces bois flottés dont le détroit de Davis est rempli, mélèzes, trembles et autres essences tropicales. Or, nous savons que le Gulf-stream empêcherait ces bois d'entrer dans le détroit;

— C'est cela, fit le docteur: l'exemple après la règle.

Shandon donna les ordres nécessaires; le brick se dirigea vers la pièce de bois signalée, et bientôt après, l'équipage la hissait sur le pont non sans peine.

C'était un tronc d'acajou, rongé par les vers jusqu'à son centre, circonstance sans laquelle il n'eût pas pu flotter.

— Voilà qui est triomphant, s'écria le docteur avec enthousiasme, car, puisque les courants de l'Atlantique n'ont pu le porter dans le détroit de Davis, puisqu'il n'a pu être chassé dans le bassin polaire par les fleuves de l'Amérique septentrionale, attendu que cet arbre-là croit sous l'équateur, il est évident qu'il arrive en droite ligne de Behring. Et tenez, messieurs, voyez ces vers de mer qui l'ont rongé; ils appartiennent aux espèces des pays chauds.

— Il est certain, reprit Hall, que cela donne tort aux détracteurs du fameux passage.

— Mais cela les tue tout bonnement; répondit le docteur. Tenez, je vais vous faire l'itinéraire de ce bois d'acajou: il a été charrié vers l'Océan Pacifique par quelque rivière de l'isthme de Panama ou du Guatemala; de là, le courant l'a traîné le long des côtes d'Amérique jusqu'au détroit de Behring, et, bon gré mal gré, il a dû entrer dans les mers polaires; il n'est ni tellement vieux ni tellement imbibé qu'on ne puisse assigner une date récente à son départ; il aura heureusement franchi les obstacles de cette longue suite de détroits qui aboutit à la mer de Baffin, et, vivement saisi par le courant boréal, il est venu par le détroit de Davis se faire prendre à bord du *Forward* pour la plus grande joie du docteur Clawbonny, qui demande au commandant la permission d'en garder un échantillon.

— Faites donc, reprit Shandon: mais permettez-moi à mon tour de vous apprendre que vous ne serez pas le seul possesseur d'une épave pareille. Le gouverneur danois de l'île de Disko...

— Sur la côte du Groënland, continua le docteur, possède une table d'acajou faite avec un tronc péché dans les mêmes circonstances; je le sais, mon cher Shandon; eh bien, je ne lui envie pas sa table, car, si ce n'était l'embaras, j'aurais là de quoi me faire toute une chambre à coucher.

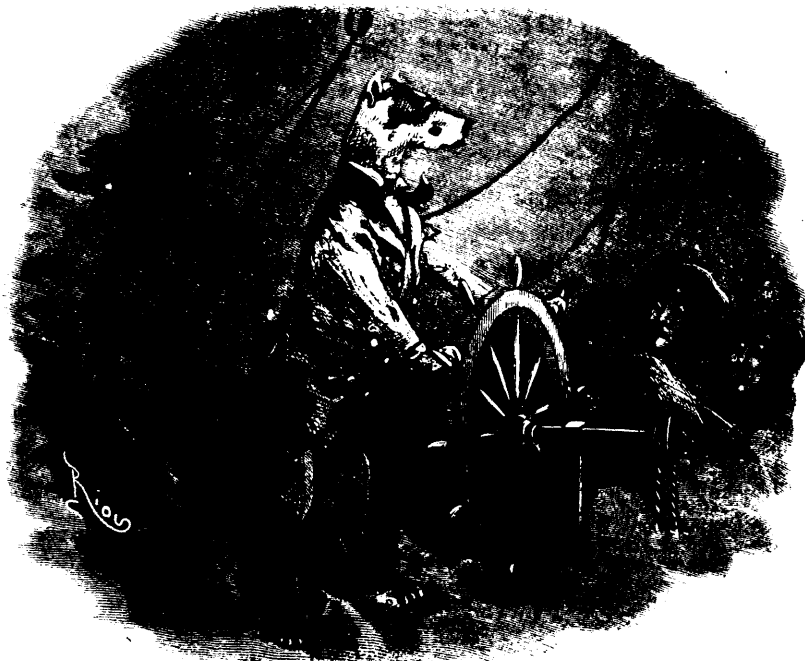
Pendant la nuit du mercredi au jeudi, le vent



si donc ils en sortent, ils n'ont pu y pénétrer que par le détroit de Behring.

— Je suis convaincu, docteur, et j'avoue qu'il serait difficile avec vous de demeurer incrédule.

— Ma foi, dit Johnson, voilà qui vient à propos pour éclairer la discussion. J'aperçois, au large, une pièce de bois d'une jolie dimension; si le commandant veut le permettre, nous allons pêcher ce tronc d'arbre, le hisser à bord, et lui demander le nom de son pays.



souffla avec une extrême violence; le *drift Wood* (2) se montra plus fréquemment; l'approche de la côte offrait des dangers à une époque où les montagnes de glace sont fort nombreuses; le commandant fit donc diminuer de voiles, et le *Forward* courut seulement sous sa misaine et sa trinquette.

Le thermomètre descendit au-dessous du point de congélation. Shandon fit distribuer à l'équipage des vêtements convenables, une jaquette et un pantalon de laine, une chemise de flanelle, des bas de wadmél, comme en portent les paysans norvégiens. Chaque homme fut également muni d'une paire de bottes de mer parfaitement imperméables.

Quant à Captain, il se contentait de sa fourrure naturelle; il paraissait peu sensible aux changements de température; il devait avoir passé par plus d'une épreuve de ce genre, et, d'ailleurs, un Danois n'avait pas le droit de se montrer difficile. On ne le voyait guère, et il se tenait presque toujours caché dans les parties les plus sombres du bâtiment.

Vers le soir, à travers une éclaircie de brouillard, la côte du Groënland se laissa entrevoir par 37° 2' 7" de longitude; le docteur, armé de sa lunette, put un instant distinguer une suite de pics sillonnés par de larges glaciers; mais le brouillard se referma rapidement sur cette vision, comme le rideau d'un théâtre qui tombe au moment le plus intéressant de la pièce.

Le *Forward* se trouva, le 20 avril au matin, en vue d'un ice-berg haut de cent cinquante pieds, échoué en cet endroit de temps immémorial; les dégelés n'ont pas prise sur lui, et respectent ses formes étranges. Snow l'a vu; James Ross, en 1829, en prit un dessin exact, et en 1851, le lieutenant français Bellot, à bord du *Prince-Albert*, le remarqua parfaitement. Naturellement le docteur voulut conserver l'image de cette montagne célèbre, et il en fit une esquisse très-réussie.

Il n'est pas surprenant que de semblables masses soient échouées, et, par conséquent, s'attachent invinciblement au sol; pour un pied hors de l'eau, elles en ont à peu près deux au-dessous, ce qui donnait à celle-ci quatre-vingts brasses environ de profondeur (3).

Enfin, par une température qui ne fut à midi que de 12° (11° centigrades) sous un ciel de neige et de brouillards, on aperçut le cap Farewell. Le *Forward* arrivait au jour fixé; le capitaine inconnu, s'il lui plaisait de venir relever sa position par ce temps diabolique, n'aurait pas à se plaindre.

— Voilà donc, se dit le docteur, ce cap célèbre, ce cap si bien nommé (4)! Beaucoup l'ont franchi comme nous, qui ne devaient jamais le revoir! Est-ce donc un adieu éternel dit à ses amis d'Europe? Vous avez passé là, Frobisher, Knight, Barlow, Vaughan, Scroggs, Barentz, Hudson, Blosserville, Franklin, Crozier, Bellot, pour ne jamais revenir au foyer domestique, et ce cap a bien été pour vous le cap des Adieux!

Ce fut vers l'an 970 que des navigateurs, partis de l'Islande (5), découvrirent le Groënland. Sébastien Cabot, en 1498, s'éleva jusqu'au 59° degré de latitude; Gaspard et Michel Cotréal, de 1500 à 1502, parvinrent au 60°, et Martin Frobisher, en 1576, arriva jusqu'à la baie qui porte son nom.

A Jean Davis appartient l'honneur d'avoir découvert le détroit en 1585, et, deux ans plus tard, dans un troisième voyage, ce hardi navigateur, ce grand pêcheur de baleines, atteignit le soixante-troisième parallèle, à vingt-sept degrés du pôle.

Barentz en 1596, Weymouth en 1602, James Hall en 1605 et 1607, Hudson, dont le nom fut attribué à cette vaste baie qui échancre si profondément les terres d'Amérique, James Poole en 1611, s'avancèrent plus ou moins dans le dé-

- (2) Bois flotté.
- (3) Quatre cents pieds.
- (4) Farewell signifie adieu.
- (5) Ile des glaces.



(1) Couleur particulière et brillante que prend l'atmosphère au-dessus d'une grande étendue de glace.



ration de gin au commandant ; nous l'avons bien gagnée, et nous verrons ce qu'il répondra.

— Je vous engage à n'en rien faire, répondit Garry.

— Et pourquoi ? s'écrièrent Pen et Gripper.

— Parce que le commandant vous refusera. Vous saviez quel était le régime du bord quand vous vous êtes embarqués ; il fallait y réfléchir à ce moment-là.

— D'ailleurs, répondit Bolton, qui prenait volontiers le parti de Garry, dont le caractère lui plaisait, Richard Shandon n'est pas le maître à bord ; il obéit tout comme nous autres.

— Et à qui donc ? demanda Pen.

— Au capitaine.

— Ah ! toujours ce capitaine de malheur ! s'écria Pen. Et ne voyez-vous pas qu'il n'y a pas plus de capitaine que de taverne sur ces bancs de glace ? C'est une façon de nous refuser poliment ce que nous avons le droit d'exiger.

— Mais si, il y a un capitaine, reprit Bolton ; et je parierais deux mois de ma paye que nous le verrons avant peu.

— C'est bon, fit Pen ; en voilà un à qui je voudrais bien dire deux mots en face.

— Qui parle du capitaine ? dit en ce moment un nouvel interlocuteur.

— C'était le matelot Clifton, passablement superstitieux et envieux à la fois.

— Est-ce que l'on sait quelque chose de nouveau sur le capitaine ? demanda-t-il.

— Non, lui fut-il répondu d'une seule voix.

— Eh bien, je m'attends à le trouver installé un beau matin dans sa cabine, sans que personne sache ni comment, ni par où il sera arrivé.

— Allons donc ! répondit Bolton ; tu te figures, Clifton, que ce gaillard-là est un farfadet, un lutin comme il en court dans les hautes terres d'Ecosse !

— Ris tant que tu voudras, Bolton ; cela ne changera pas mon opinion. Tous les jours, en passant devant la cabine, je jette un regard par le trou de la serrure, et l'un de ces matins je viendrai vous raconter à qui ce capitaine ressemble, et comment il est fait.

— Eh ! par le diable ! fit Pen, il sera bâti comme tout le monde, ton capitaine ! Et si c'est un gaillard qui veut nous mener où cela ne nous plaît pas, on lui dira son fait.

— Bon ! fit Bolton, voilà Pen qui le connaît même pas, et qui veut déjà lui chercher dispute !

— Qui ne le connaît pas ? répliqua Clifton de l'air d'un homme qui en sait long ; c'est à savoir s'il ne le connaît pas !

— Que diable veux-tu dire ? demanda Gripper.

— Je m'entends.

— Mais nous ne t'entendons pas !

— Eh bien, est-ce que Pen n'a pas eu déjà des désagréments avec lui ?

— Avec le capitaine ?

— Oui, le dog-captain, car c'est exactement la même chose.

Les matelots se regardèrent sans trop oser répondre.

— Homme ou chien, fit Pen entre ses dents, je vous affirme que cet animal-là aura son compte un de ces jours.

— Voyons, Clifton, demanda sérieusement Bolton, prétends-tu, comme l'a dit Johnson en se moquant, que ce chien-là est le vrai capitaine ?

— Certes, répondit Clifton avec conviction ; et si vous étiez des observateurs comme moi, vous auriez remarqué les allures étranges de cet animal.

— Lesquelles ? voyons, parle !

— Est-ce que vous n'avez pas vu la façon dont il se promène sur la dunette avec un air d'autorité, regardant la voilure du navire, comme s'il était de quart ?

— C'est vrai, fit Gripper ; et même, un soir, je l'ai positivement surpris les pattes appuyées sur la roue du gouvernail.

— Pas possible ! fit Bolton.

— Et maintenant, reprit Clifton, est-ce que la nuit il ne quitte pas le bord pour aller se promener sur les champs de glace, sans se soucier ni des ours ni du froid ?

— C'est toujours vrai, fit Bolton.

— Est-ce que vous voyez cet animal-là, comme un honnête chien, rechercher la compagnie des hommes, rôder du côté de la cuisine, et couvrir des yeux maître Strong quand il apporte quelque bon morceau au commandant ? Est-ce que vous ne l'entendez pas, la nuit, quand il s'en va à deux ou trois milles du navire, hurler de façon à vous donner froid dans le dos, ce qui n'est pourtant pas facile à ressentir par une pareille température ? Enfin, est-ce que vous avez jamais vu ce chien-là se nourrir ? Il ne prend rien de personne ; sa pâte est toujours intacte, et, à moins qu'une main ne le nourrisse secrètement à bord, j'ai le droit de dire que cet animal vit sans manger. Or, si celui-là n'est pas fantastique, je ne suis qu'une bête.

— Ma foi, répondit Bell le charpentier, qui avait entendu toute l'argumentation de Clifton, ma foi, cela pourrait bien être !

Cependant les autres matelots se taisaient.

— Enfin, demanda Bolton, où allons-nous avec le *Forward* ?

— Je n'en sais rien, répondit Bell ; à un moment donné, Richard Shandon recevra le complément de ses instructions.

— Mais par qui ?

— Par qui ?

— Oui, comment ? dit Bolton qui devenait pressant.

— Allons, Bell, une réponse ! reprirent les autres matelots.

— Par qui ? comment ? Eh ! je n'en sais rien, répliqua le charpentier, embarrassé à son tour.

— Eh ! par le captain-dog, s'écria Clifton. Il a

déjà écrit une première fois, il peut bien écrire une seconde. Oh ! si je savais seulement la moitié de ce que sait cet animal-là, je ne serais pas embarrassé d'être premier lord de l'Amirauté.

— Ainsi, reprit Bolton pour conclure, tu t'en tiens à ton opinion que ce chien-là est le capitaine ?

— Oui, comme je l'ai dit.

— Eh bien, dit Pen d'une voix sourde, si cet animal-là ne veut pas crever dans la peau d'un chien, il n'a qu'à se dépêcher de devenir un homme, car, foi de Pen, je lui ferai son affaire.

— Et pourquoi cela ? demanda Garry.

— Parce que cela me plaît, répondit brutalement Pen, et je n'ai de compte à rendre à personne.

— Assez causé, les enfants, cria maître Johnson en intervenant au moment où la conversation semblait devoir mal tourner. A l'ouvrage, et que ces scies soient installées plus vite que cela ! Il faut franchir la banquise !

— Bon ! un vendredi ! répondit Clifton en haussant les épaules. Vous verrez qu'on ne passe pas si facilement le cercle polaire !

Quoi qu'il en soit, les efforts de l'équipage furent à peu près impuissants pendant cette journée. Le *Forward*, lancé à toute vapeur contre les ice-fields, ne parvint pas à les séparer ; on fut obligé de s'encrener pendant la nuit.

Le samedi, la température s'abaissa encore sous l'influence d'un vent de l'est ; le temps se mit au clair, et le regard put s'étendre au loin sur ces plaines blanches que la réflexion des rayons solaires rendait éblouissantes. A sept heures du matin, le thermomètre accusait huit degrés au-dessous de zéro (—21° centig.)

Le docteur était tenté de rester tranquille dans sa cabine à relire des voyages arctiques ; mais il se demanda, suivant son habitude, ce qu'il lui serait le plus désagréable de faire en ce moment. Il se répondit que monter sur le pont par cette température, et aider les hommes dans la manœuvre, n'avait rien de très-réjouissant. Donc, fidèle à sa règle de conduite, il quitta sa cabine si bien chauffée et vint contribuer au halage du navire. Il avait bonne figure avec les lunettes vertes au moyen desquelles il préservait ses yeux contre la morsure des rayons réfléchis, et dans ses observations futures il eut toujours soin de se servir de snow-spectacles (13) pour éviter les ophthalmies très-fréquentes sous cette latitude élevée.

Vers le soir, le *Forward* avait gagné plusieurs milles dans le nord, grâce à l'activité des hommes de Shandon, adroits à profiter de toutes les circonstances favorables ; à minuit, il dépassait la soixante-sixième parallèle, et la sonde avait rapporté vingt-trois brasses de profondeur. Shandon reconnut qu'il se trouvait sur le bas-fond où toucha le *Victory*, vaisseau de Sa Majesté. La terre s'approchait à trente milles dans l'est.

Mais alors la masse des glaces, immobiles jusqu'alors, se divisa et se mit en mouvement ; les ice-bergs semblaient surgir de tous les points de l'horizon ; le brick se trouvait engagé dans une série d'écueils mouvants dont la force d'écrasement est irrésistible ; la manœuvre devint assez difficile pour que Garry, le meilleur timonier, prit la barre ; les montagnes tendaient à se refermer derrière le brick ; il fut donc nécessaire de traverser cette flotte de glaces, et la prudence autant que le devoir commandait de se porter en avant. Les difficultés s'accroissaient de l'impossibilité où se trouvait Shandon de constater la direction du navire au milieu de ces points changeants, qui se déplaçaient et n'offraient aucune perspective stable.

Les hommes de l'équipage furent divisés en deux bordées de tribord et de bâbord ; chacun d'eux, armé d'une longue perche garnie d'une pointe de fer, repoussait les glaçons trop menaçants. Bientôt le *Forward* entra dans une passe si étroite, entre deux blocs élevés, que l'extrémité de ses vergues froissa ces murailles aussi dures que le roc ; peu à peu il s'engagea au milieu d'une vallée sinuose remplie du tourbillon des neiges, tandis que les glaces flottantes se heurtaient et se brisaient avec de sinistres craquements.

Mais il fut bientôt constant que cette gorge était sans issue ; un énorme bloc, engagé dans ce chenal, dérivait rapidement sur le *Forward* ; il parut impossible de l'éviter, impossible également de revenir en arrière sur un chemin déjà obstrué.

Shandon, Johnson, debout à l'avant du brick, considéraient leur position. Shandon, de la main droite, indiquait au timonier la direction à suivre, et de la main gauche il transmettait à James Wall, posté près de l'ingénieur, ses ordres pour manœuvrer la machine.

— Comment cela va-t-il finir ? demanda le docteur à Johnson.

— Comme il plaira à Dieu, répondit le maître d'équipage.

Le bloc de glace, haut de cent pieds, ne se trouvait plus qu'à une encablure du *Forward*, et menaçait de le broyer sous lui.

— Malheur et malédiction ! s'écria Pen avec un effroyable juron.

— Silence ! s'écria une voix qu'il fut impossible de reconnaître au milieu de l'ouragan.

Le bloc parut se précipiter sur le brick, et il y eut un indéfinissable moment d'angoisse ; les hommes, abandonnant leurs perches, reflurent sur l'arrière en bruit de désordre de Shandon.

Soudain un bruit effroyable se fit entendre : une véritable trombe d'eau tomba sur le pont du navire, que soulevait une vague énorme. L'équipage jeta un cri de terreur, tandis que Garry à sa barre maintint le *Forward* en bonne voie, malgré son effrayante embarquée.

Et lorsque les regards épouvantés se portèrent vers la montagne de glace, celle-ci avait disparu ; la passe était libre, et au-delà un long canal éclairé par les rayons obliques du soleil, permettait au brick de poursuivre sa route.

— Eh bien, monsieur Clabbonny, dit Johnson, m'expliquez-vous ce phénomène ?

— Il est bien simple, mon ami, répondit le docteur, et il se reproduit souvent ; lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres à l'époque du dégel, elles voguent isolément et dans un équilibre parfait ; mais peu à peu elles arrivent vers le sud, où l'eau est relativement plus chaude ; leur base, ébranlée par le choc des autres glaçons, commence à fondre, à se miner ; il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles culbutent. Seulement, si cet ice-berg se fit retourné deux minutes plus tard, il se précipitait sur le brick et l'écrasait dans sa chute.

(A continuer.)

DE L'ÉVALUATION DU POIDS POUR L'ENGRAISSEMENT DU BÉTAIL À CORNES

Lorsqu'on ne peut se livrer avantageusement à l'entretien des vaches laitières, l'engraissement du bétail à cornes forme souvent la base de l'entreprise agricole. Pour réussir dans ce genre de spéculation, on doit encore, plus que pour toute autre partie, s'en occuper directement soi-même, et bien connaître les qualités qui caractérisent les animaux de bonne conformation pour prendre la graisse. Il faut aussi avoir l'habitude des achats et des ventes ; car, sans cela, on peut perdre tout le bénéfice qu'on pourrait raisonnablement attendre d'un système de nourriture bien entendu, en achetant au-dessus du cours et en vendant au-dessous.

L'évaluation du poids de la viande des animaux ne pouvant s'acquiescer que par une très-longue habitude, et, d'un autre côté, les balances et bascules propres à peser les animaux étant assez rares dans nos exploitations rurales, je donne ici une méthode fort simple et très-exacte, publiée et perfectionnée par M. de Dombasle, pour connaître le poids en viande nette d'un animal.

Et afin de rendre son usage plus facile, je l'ai transformée d'après les mesures et les poids usités en Canada.

Pour arriver à cette connaissance du poids de la viande nette, on mesure la circonférence de la poitrine de l'animal, en faisant passer un ruban gradué entre les jambes de devant, de manière à ce que la mesure remonte immédiatement derrière l'épaule, du côté où elle passe en avant de l'autre jambe. On réunit ensuite les deux extrémités de la mesure sur le garrot.

De cette manière, on obtiendrait le poids exact de l'animal, si l'on avait la certitude qu'il était bien placé, c'est-à-dire qu'une des deux jambes n'était pas plus avancée que l'autre ; mais comme il peut arriver que l'une des jambes soit plus ou moins avancée, sans que l'on s'en aperçoive, on doit faire la contre-épreuve avant que l'animal ait changé de position.

TABLEAU DE L'ÉVALUATION DU POIDS EN VIANDE NETTE DES BÊTES À CORNES D'APRÈS LA MÉTHODE DOMBASLE

Pieds	Livres	
	Poids	Poids
8	955	9.00
7	940	8.80
6	925	8.60
5	910	8.40
4	895	8.20
3	880	8.00
2	865	7.80
1	850	7.60
0	835	7.40
	820	7.20
	805	7.00
	790	6.80
	775	6.60
	760	6.40
	745	6.20
	730	6.00
	715	5.80
	700	5.60
	685	5.40
	670	5.20
	655	5.00
	640	4.80
	625	4.60
	610	4.40
	595	4.20
	580	4.00
	565	3.80
	550	3.60
	535	3.40
	520	3.20
	505	3.00
	490	2.80
	475	2.60
	460	2.40
	445	2.20
	430	2.00
	415	1.80
	400	1.60
	385	1.40
	370	1.20
	355	1.00
	340	0.80
	325	0.60
	310	0.40
	295	0.20
	280	0.00

Ce tableau suffit généralement pour les races ordinaires ; mais pour les races améliorées telles que celles de Durham et autres qui dépassent les derniers Durham du tableau, en mesure, il serait utile que les propriétaires de ces races fissent des expériences en pesant exactement le rendement en viande nette des animaux qu'ils abattent ou vendent pour la boucherie, après les avoir mesurés, et qu'ils en donnassent connaissance, afin d'obtenir des chiffres qui permettraient d'augmenter le tableau jusqu'au maximum possible.

Par ce procédé, l'on peut se rendre compte du poids que les animaux à l'engrais acquièrent en consommant telle ou telle espèce de nourriture. On conçoit sans peine combien ces expériences, faites avec soin et suivies avec assiduité, peuvent être avantageuses et intéressantes pour le cultivateur.

Il serait à désirer que tous les cultivateurs

s'habituent à se servir de cette méthode, et prennent pour principe de se rendre compte, à la fin de chaque mois, de l'augmentation ou de la diminution du poids de leur troupeau ; par ce moyen, ils verraient toujours où ils en sont avec le stock, s'il profite de la nourriture qui lui est donnée, ou si cette dernière n'est pas suffisante, il en chercherait la cause et ferait son possible pour y remédier, afin de ne pas perdre les bénéfices d'un bon régime administré précédemment. C'est ainsi que tout bon cultivateur doit agir, et si une chance se présente pour vendre, il est toujours prêt et ne perd jamais sur la valeur de ses animaux.

Lorsqu'on veut spéculer avantageusement sur l'engraissement des bêtes à cornes, c'est vers la septième ou la huitième année que ces animaux s'engraissent le plus facilement ; les taureaux châtés ne doivent être engraisés que lorsqu'ils ont perdu leur chair de taureau. Il est donc convenable de les faire travailler pendant quelque temps, pour que leur viande soit bonne. Les jeunes bêtes et les plus vieilles exigeraient une plus grande quantité d'aliments. Quelques espèces, telles que la race de Durham, engraisent facilement dès leur jeunesse.

L'engraissement au pâturage ne peut avoir lieu avantageusement que sur des prairies de bonne qualité, et en nombre suffisant pour avoir une nourriture de plus en plus meilleure pendant toute la durée de l'engraissement.

Il est très-important d'éloigner tout ce qui peut inquiéter le bétail : aussi ne doit-on laisser entrer les hommes que le moins possible dans les pâturages, et surtout en éloigner soigneusement les chiens. Pour commencer l'engraissement, on met les bêtes dans les pâturages les moins bons et déjà parcourus par des animaux plus gros ; quelque temps après, on les met dans les prairies de qualité moyenne, et enfin dans les pâturages de meilleure qualité, pour terminer l'engraissement. Il faut bien veiller à ce qu'ils aient constamment de bonne eau à boire.

On engraisse encore avec des fourrages verts à l'étable, des racines et des farinoux. Dans cette circonstance peu habituelle, il faut donner la nourriture cinq ou six fois par jour à des heures régulières, et observer les soins de propreté et de pansage avec ordre. Un bœuf mange de 190 à 200 livres de fourrages verts par jour ; en ajoutant une petite ration de foin sec, on accélère beaucoup l'engraissement ; en donnant une petite quantité d'orge moulue, les résultats sont encore plus satisfaisants.

Une fois que les heures des repas sont réglées, il ne faut pas les changer. Il est aussi très-important de laisser les animaux en repos, lorsque leur repas est terminé. Sans cette précaution, l'animal qui n'a pas reçu sa ration ordinaire à l'heure habituelle se tourmente et reste inquiet pendant longtemps. On doit toujours conserver la nourriture la meilleure et la plus substantielle pour la fin de l'engraissement.

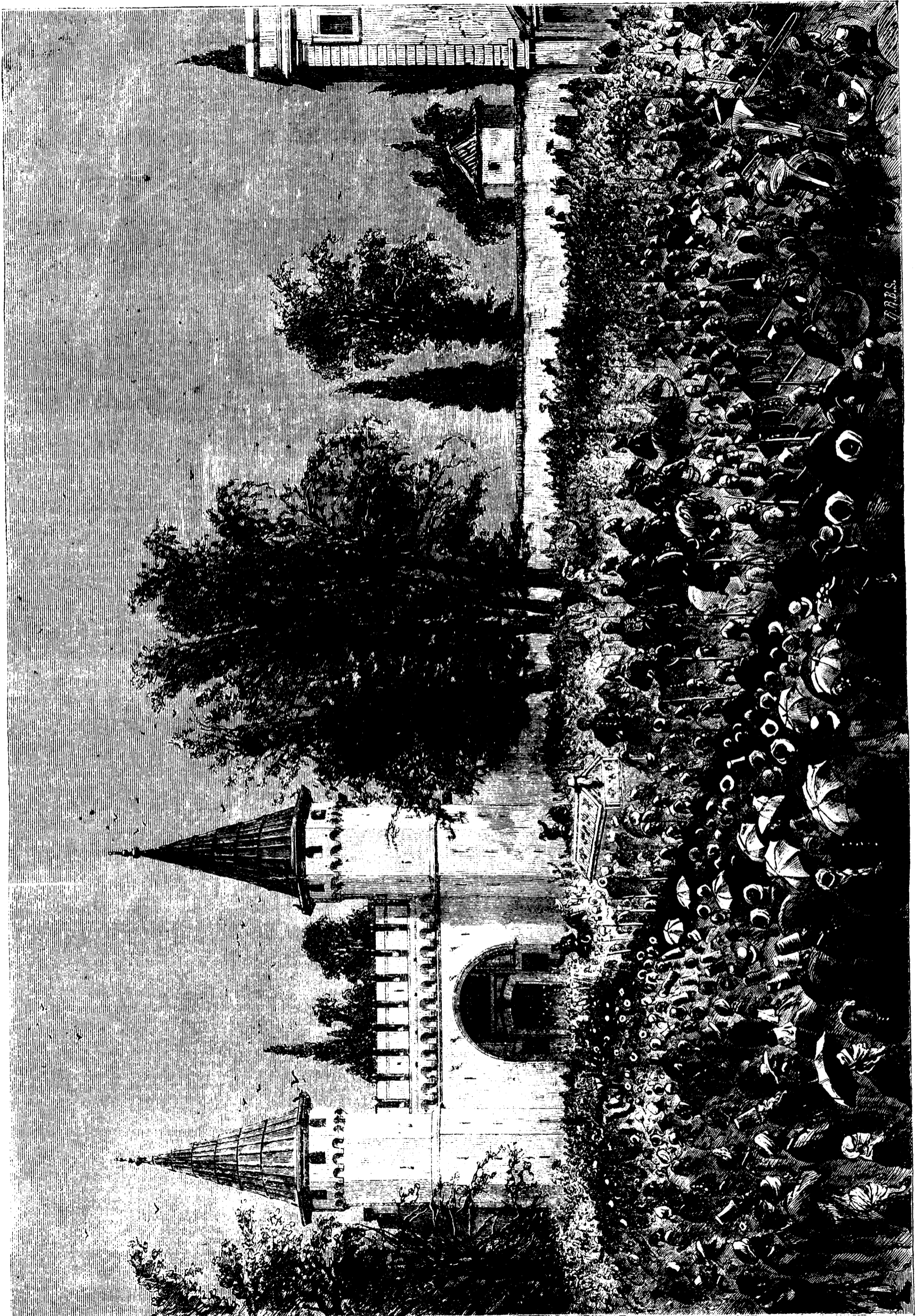
H. AUDRAIN.

St Hyacinthe, 5 juillet 1876.

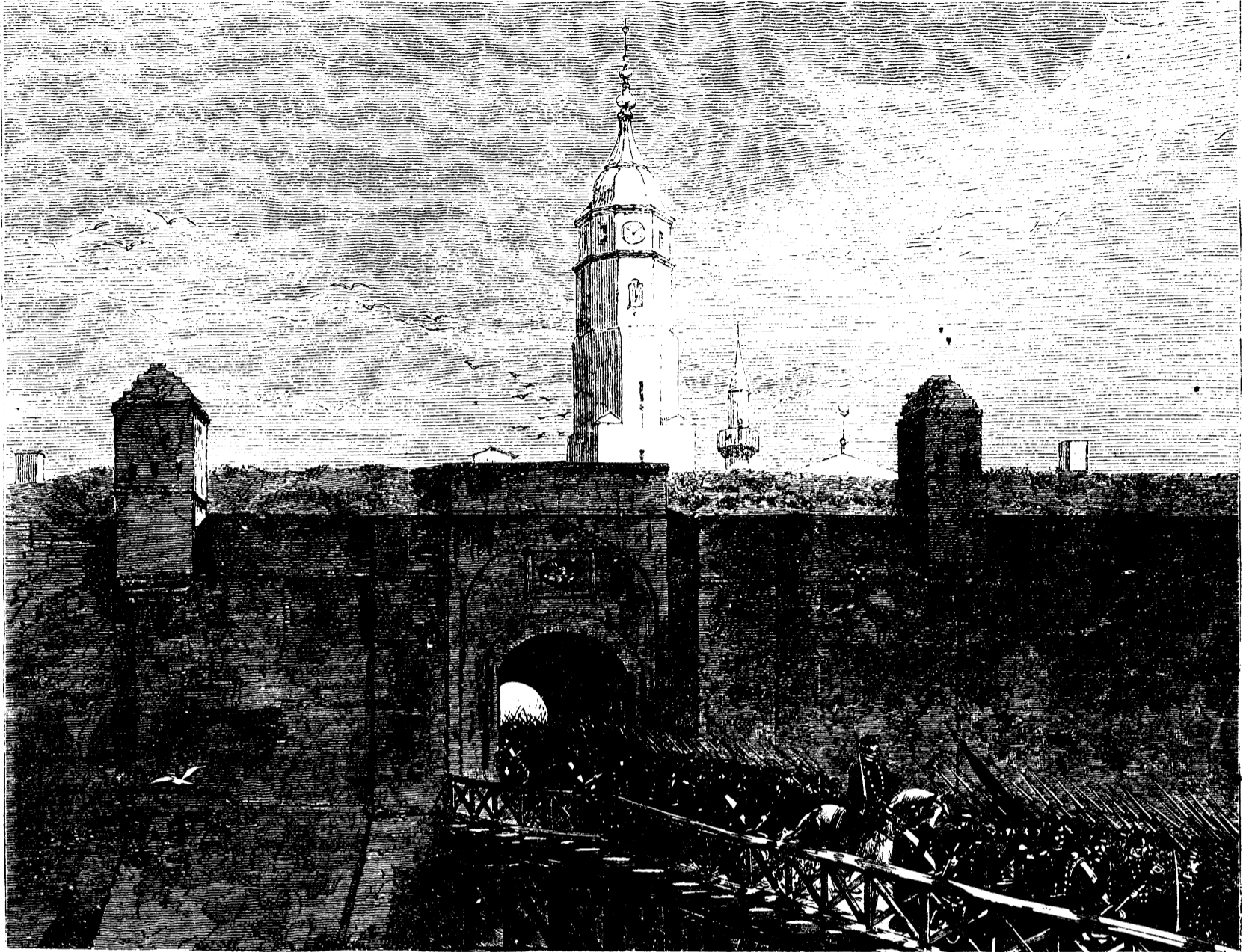
MORTE DE FAIM.—Un ouvrier de Jersey City, nommé Wadsworth, a encouru, on ne dit pas pourquoi, l'inimitié de quelques-uns de ses camarades, qui ont formé le noble complot de l'empêcher de gagner sa vie. La considération que Wadsworth est marié et père de famille ne les a nullement touchés, et ils ont donné des preuves persistantes d'un ressentiment implacable. Partout où le malheureux ouvrier allait solliciter du travail, les conjurés arrivaient sur ses talons et, par des histoires vraies ou mensongères, réussissaient à le faire éconduire. Cette situation s'est prolongée plusieurs mois. Wadsworth n'ayant plus les moyens de payer la location d'un abri quelconque pour sa famille, l'a établie à bord d'un vieux bateau hors de service mouillé dans le bassin du Central Railroad, à l'extrémité sud de Jersey City, et il a recommencé ses ségrégations dans la ville, à la recherche d'un ouvrage quelconque. Ses ennemis, de leur côté, ont continué leur tactique, et il lui a été impossible de rien trouver. Reconnaissant l'inutilité de lutter plus longtemps contre une hostilité aussi opiniâtre, Wadsworth est parti ces jours derniers pour Troy, espérant que là du moins il lui serait permis de travailler.

Il a laissé sur le vieux bateau qui leur servait de résidence sa femme et ses quatre enfants, dont l'aînée, Emma, avait cinq ans. Ils jeûnaient depuis longtemps, les pauvres enfants, ainsi que l'indiquaient trop leurs visages émaciés et leurs membres amaigris ; mais plus que tous les autres Emma avait souffert de ces privations prolongées ; quand son père s'est décidé à partir, elle n'avait plus qu'un souffle de vie. Le lendemain soir, jeudi, l'agonie a commencé. Par intervalles sa voix affaiblie se joignait à celles de ses petites sœurs demandant du pain. La malheureuse mère n'avait qu'un peu de farine ; elle en a délayé dans de l'eau et a essayé de la faire prendre à Emma, qui n'a pas pu l'avaler. Vers minuit elle a eu le délire ; elle se figurait que quelqu'un la poursuivait et voulait l'enlever. Sa mère l'a prise entre ses bras et portée sur le pont ; avant que le jour eût paru, elle avait cessé de souffrir. Le matin, des passants ont aperçu cette femme, affolée de douleur, qui serait toujours sur sa poitrine le corps inanimé. Au-dessous, les petits enfants continuaient à sangloter et à implorer un morceau de pain. Un des témoins de cet affreux spectacle a remis \$5 à Mme Wadsworth pour lui permettre de subvenir aux besoins les plus pressants. Les personnes charitables de Jersey City savent maintenant ce qu'elles ont à faire.

(13) Lunettes à neige.



EVÈNEMENTS D'ORIENT.—FUNÉRAILLES D'ABD-UL-AZIZ À CONSTANTINOPLÉ



DÉPART DE BELGRADE DES TROUPES SERBES.



UNE RÉUNION DANS LE VILLAGE SERBE DE VICHNITZA, AVANT LE DÉPART DES MILICES POUR LA FRONTIÈRE—LA DANSE DU KOLO



## LE POING COUPÉ

—  
HISTOIRE TURQUE

J'étais depuis une quinzaine de jours à Constantinople, et j'avoue qu'en dépit du Bosphore, de Sainte-Sophie, des mosquées et des palais, je commençais à sentir l'enfer n'envahir de pieds à la tête, quand un jour en remontant une petite rue étroite et sale, une maison construite en bois attira mon attention.

Ce n'est point qu'elle eût rien d'extraordinaire dans son architecture, si l'on peut appeler cela de l'architecture, mais au-dessus de la porte il y avait une plaque de marbre noir sur laquelle se détachait en relief un poing coupé qui avait dû être doré autrefois.

Cette main m'intriguait ; mon drogman qui, par hasard, était intelligent, devina ma curiosité.

— Cette plaque de marbre, me dit-il, rappelle une vieille histoire. Voulez-vous que je vous la raconte ?

— J'allais vous le demander.

Quelques minutes après nous étions assis dans un café où l'on nous prodiguait des tasses de moka trop petites, et des pipes trop grandes, et mon compagnon me raconta ce qui suit :

\* \*

Il y a vingt ans, dit-il, la maison que vous venez de voir avait un aspect bien plus misérable encore qu'elle ne l'a maintenant, et les passants alors ont dû souvent se demander comment des croyants pouvaient vivre dans cette demeure dont eussent à peine voulu des juifs ou des raïas.

Enfin, on y vivait, on y souffrait même. Dans une des chambres de cette habitation, un matin, râlait un homme étendu sur quelques méchants coussins d'où la paille s'échappait.

A ses côtés, pressant une de ses mains dans ses petites mains, se tenait un enfant de dix ans à peu près, à la figure intelligente et décidée...

— Courage, pauvre père, disait-il au malade...

— Du courage, répondit d'une voix dolente le moribond, comment veux-tu que j'en aie encore ? Je souffre, je te vois souffrir, Méhémet, il n'y a pas un para ici, et qui sait quand il y en aura ?...

— Dans quelques heures peut-être, fit l'enfant.

Et déposant sur le front du vieillard un baiser, il alla décrocher une corbeille qui pendait au mur.

— Que vas-tu faire ? demanda le père.

— Je vais aller trouver le boulanger, notre voisin, auquel j'ai souvent fait de petites commissions : je lui demanderai de me donner à crédit des petits pains ; j'irai les vendre à la promenade de Kiahat-Khana et j'aurai bien du malheur si je ne réalise pas quelques bénéfices...

— Va, mon pauvre enfant, dit Méhémet-Ali, et que Dieu te protège...

Il y avait à peine deux heures que l'enfant était parti, quand il rentra en courant, les yeux rouges et la bouche souriante. On voyait qu'il avait pleuré, mais le bonheur se lisait sur toute sa physionomie.

— Ah ! père ! s'écria-t-il, encore tout essoufflé et en se laissant tomber sur un escabeau, ah ! père ! tous nos malheurs sont finis !...

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda le vieillard en se redressant sur son coude.

— Figurez-vous, père, dit l'enfant, qu'avant même d'être à Kiahat, j'avais vendu la moitié de mes petits pains. Vous pensez si j'étais heureux. Je m'installai sur la place contre un arbre, et je me mis à crier ma marchandise. Peu à peu ma corbeille se vidait, quand soudain, près de moi passa un soldat de la garde du sultan, qui prit deux petits pains et s'éloigna sans me payer. Je courus après lui en réclamant les quelques paras qu'il me devait. Non-seulement il refusa de me payer, mais apercevant au fond de ma corbeille ma petite recette, il allait s'en emparer, et il avait déjà les doigts dessus, quand une main s'appuya sur son épaule.

— Il se retourna et se trouva en présence d'un homme de taille élevée, aux traits majestueux et imposants.

— Voleur ! dit cet homme au soldat, et appelant deux employés de la police : — Emmenez ce misérable et qu'on le juge... Il entr'ouvrit son caftan, et les serveurs du cadi tombèrent le front dans la poussière.

— Alors, se retournant vers moi, mon sauveur m'a interrogé, il m'a demandé mon nom. Il avait l'air si bon que j'ai eu confiance et j'ai raconté toutes mes misères.

— Quand j'ai cessé de parler, je l'ai entendu qui murmurait : — Pauvre petit ! — puis il a glissé dans ma corbeille ces trois pièces d'or, et ce qui vaut mieux peut-être, il a déchiré un morceau de sa ceinture et il me l'a donné en me disant de venir demain matin au palais du sultan et de le présenter à l'officier de garde qui m'apprendrait ce que j'aurais à faire...

— Au palais du sultan, s'écria le père de Méhémet, c'est étrange !...

\* \*

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, l'enfant se présenta à la porte du palais. Dès qu'il eut montré le fragment de ceinture, on l'introduisit dans les appartements intérieurs, et quelques minutes après on le conduisit dans une espèce de kiosque splendide où il aperçut, étendu sur des coussins de soie, son sauveur de la veille.

Par un de ces mouvements charmants qui n'appartiennent qu'à l'enfance, il courut vers lui et lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

Deux ombres noires avaient été sur le point de s'élançer en voyant le mouvement de Méhémet, mais d'un signe, le maître les avait fait rentrer dans leur immobilité...

Le chef des croyants fit asseoir l'enfant à ses côtés, et causa avec lui pendant quelque temps, puis, charmé de la gentillesse et de l'intelligence du jeune Ali, il fit appeler le chef des écoles, lui donna ses instructions, et renvoya son protégé chargé de présents, en lui disant qu'il s'occuperait de lui.

Chose extraordinaire ! le sultan tint parole et n'oublia pas l'enfant.

Quelques jours après, Méhémet entra dans la première école de Constantinople dont, grâce à son intelligence et à son énergie au travail, il devenait rapidement un des plus brillants élèves. De temps en temps le sultan faisait appeler son protégé et constatait les progrès et le développement de cette intelligence qu'il considérait comme son œuvre et dont il était peut-être fier au fond.

Mais ces prospérités n'avaient point fait oublier à Méhémet son père ; grâce aux générosités de son illustre protecteur, le vieillard n'avait pas connu la misère, et il n'est pas d'attentions que ne lui prodiguât son fils pour lui prouver son affection.

Méhémet aimait son père d'un amour sans bornes, presque exagéré, comme savent aimer les musulmans qui en arrivent à ne pas discuter les actions, bonnes ou mauvaises, de ceux qu'ils aiment, et qui supportent leurs humeurs, leurs boutades, leurs caprices—en mettant le tout sur le compte de la fatalité.

Le vieil Ali aurait commis un crime que son fils ne l'en aurait pas moins adoré pour cela...

\* \*

L'enfant était devenu homme, et sous la main toute puissante du chef des croyants, il avait rapidement marché en avant. Comptant parmi les *oulémas* les plus instruits, il avait conquis une réputation méritée de science ; il venait d'être attaché à la personne du sultan en qualité de second secrétaire, et tout faisait présager que là ne s'arrêteraient pas ses succès, quand une nouvelle se répandit dans le palais. On venait de découvrir une conspiration contre le sultan. Il ne s'agissait seulement que d'étranger le souverain actuel, et de mettre son oncle à sa place. Mais heureusement, tous les conspirateurs avaient été arrêtés.

Sans savoir pourquoi, en apprenant cette nouvelle, Méhémet eut comme le pressentiment d'un malheur.

Le lendemain, il avait l'explication de ce pressentiment. Grâce à sa position, la liste des conjurés devait passer sous ses yeux ; quand il la parcourut, parmi les

noms des hommes qui avaient médité la mort de son bienfaiteur, il trouva le nom de son père.

Au même instant, le sultan le fit mander. — Je vois à ton visage, dit le chef des croyants, que tu as appris une mauvaise nouvelle. Ne t'inquiète pas pour toi, cela ne change en rien, ni ne diminue mon affection pour toi ; mais comme je connais l'amour que tu portes à ton père, j'ai voulu t'éviter, nous évitant de scènes pénibles. Ne me demande donc aucune grâce pour lui ; j'ai juré que la justice aurait son cours, et je serai inflexible même avec toi.

Le jeune *ouléma* comprit au ton de son maître qu'il n'y avait pas à le faire revenir sur sa résolution, et il s'éloigna le désespoir au cœur.

\* \*

Méhémet-Ali s'était en effet laissé affilier à quelques conspirations appartenant au vieux parti musulman. Comment avait-il oublié ce qu'il devait au souverain actuel, au bienfaiteur de son fils ? Était-ce un ingrat, était-ce un esprit faible ? C'était peut-être l'un et l'autre ; toujours est-il qu'il avait conspiré, et que le tribunal—usant de clémence—ne le condamna qu'à avoir le poing gauche coupé. La sentence devait être exécutée le lendemain.

Le jour même où le jugement fut rendu, Méhémet demanda une audience au sultan.

— Seigneur, dit-il, le viens vous demander une grâce...

Le souverain fronça le sourcil.

— Ce n'est pas, reprit vivement le jeune homme, la grâce de mon père... non... Veuillez, Seigneur, m'écouter quelques instants et vous ne me refuserez point la faveur que j'implore. Je vous dois tout, reprit le secrétaire, après un instant de silence ; vous m'avez consacré ce que je suis : vous m'avez consolé sans cesse de vos bienfaits, je n'ai jamais pu vous prouver ma reconnaissance et mon dévouement. Aujourd'hui, l'occasion se présente d'affirmer cette reconnaissance et ce dévouement.

Des misérables ont osé conspirer contre vous, parmi eux se trouve mon père. La justice l'a condamné à avoir le poing coupé : ce n'est point assez pour moi d'avoir renié cet homme, il faut un exemple frappant, terrible, et je viens vous demander l'autorisation d'exécuter moi-même la sentence. — Quoi ! s'écria le sultan, tu veux, remplaçant le bourreau, couper toi-même la main à ton père ?

— Oui...

— Mais ton affection pour lui ?

— Son crime a tué mon affection...

Longtemps le sultan hésita ; enfin, comme pris d'une résolution subite, après avoir fixé quelques instants le jeune homme : — Soit, dit-il, va, je donnerai des ordres... mais j'exige que tu me rapportes toi-même le poignet de ton père...

Et quand Méhémet se fut éloigné...

— Et voilà, murmura-t-il, ce que l'ambition peut faire d'un fils !

\* \*

Le lendemain, le fils d'Ali se présenta devant le sultan. Il était pâle et semblait se soutenir à peine.

— Eh bien ! demanda le souverain.

— L'exécution a eu lieu, Seigneur.

Et en silence il tendit à son maître une main encore sanglante...

— Misérable ! s'écria le chef des croyants en fureur... tu as cru te concilier ma bienveillance et me prouver ton dévouement, en commettant presque un parricide ; tu as foulé aux pieds tous les sentiments du fils pour servir tes projets ambitieux... Eh bien, tes projets ambitieux sont avortés et tout ce que j'avais de bienveillance se change en mépris ; et comme je ne veux point qu'un acte aussi abominable reste sans châtement, je te condamne à la prison perpétuelle. Gardes, emparez-vous de cet homme, liez-lui les mains et conduisez-le au château des Sept-Tours !

Méhémet n'avait pas dit un mot, mais deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Quand les soldats s'approchèrent de lui pour l'attacher, l'un d'eux lui saisit le bras gauche qu'il tenait caché sous son caftan, et poussa un cri d'étonnement.

A ce bras, enveloppé de linges ensanglantés, la main manquait.

A cette vue, le sultan comprit tout.

Si Méhémet avait tant sollicité l'autorisation d'exécuter lui-même la sentence des juges, c'était pour éviter le supplice à son père en se l'infligeant à lui-même. Et cette main qu'il venait de présenter au sultan, c'était la sienne.

— Retirez-vous, dit aux gardes le chef des croyants.

Puis, s'approchant du jeune homme :

— Je t'avais mal jugé, Méhémet ; je te dois une compensation. A partir d'aujourd'hui, tu es mon premier secrétaire ; je t'accorde la grâce de ton père, et je veux qu'en souvenir de ton dévouement filial, on place sur la maison de ton père une plaque de marbre noir avec un poing doré...

— Voilà, dit le drogman, l'histoire de la main coupée que vous avez vue tout à l'heure...

Et il absorba sa quatorzième tasse de café.

M. DE BÉJAN.

**Chimie.**—*Métallisation des substances organiques, pour les rendre aptes à recevoir les dépôts galvaniques.* Note de M. P. Gazeneuve.—Actuellement, on emploie dans l'industrie, pour rendre conducteurs de l'électricité les corps mauvais conducteurs, la plombagine et les poudres métalliques.

Toutes les fois qu'il s'est agi de recouvrir des objets délicats ou de métalliser des moules offrant des saillies ou des dépressions très-peu accentuées, on a reconnu que l'application purement mécanique des poudres conductrices impalpables donnait une conductibilité inégale, ou éteignait certains détails figurés importants. C'est pourquoi généralement la métallisation s'opère en réduisant sur l'objet lui-même certains sels métalliques et en particulier les sels d'argent. L'objet est imprégné d'une solution aqueuse ou mieux alcoolique de nitrate d'argent que l'on peut réduire par la lumière solaire, par l'hydrogène, par les hydrogènes phosphorés, sulfurés, arsénisés ou par le phosphore. La lumière solaire et l'hydrogène doivent être rejetés pour leur action lente et incomplète. Les hydrogènes arsénisés, phosphorés, sulfurés, ont des qualités éminemment toxiques qui doivent les exclure de la pratique. Reste le phosphore que l'on a conseillé en solution concentrée dans le sulfure de carbone.

Les vapeurs provenant de cette solution sont essentiellement actives comme agent réducteur. Mais il y a là une source d'inquiétude pour l'industrie qui manie un produit très-dangereux par ses propriétés inflammables.

Le procédé que nous proposons offre l'avantage d'être plus rapide que le précédent, tout en donnant à l'opérateur la plus entière sécurité. Le nitrate d'argent est réduit à l'aide des vapeurs mercurielles. C'est là une application qui ressort des expériences de M. Merget.

Le nitrate d'argent qui sert à la métallisation est dissous dans l'alcool méthylique (esprit-de-bois), qui offre sur l'eau l'avantage de s'évaporer rapidement et d'imprégner plus complètement l'objet de nature animale ou végétale qui retient toujours de l'air dans ses cellules. L'alcool ordinaire coûterait davantage et serait un moins bon dissolvant du sel argentique. Une solution à 10 pour 100 suffit généralement ; on ajoute 3 pour 100 d'acide nitrique pour éviter la réduction du nitrate au sein de l'alcool.

Après une macération plus ou moins longue, suivant les cas, l'objet est égoutté, puis séché à l'aide d'une agitation rapide. Encore légèrement humide, il est mis au-dessus d'une solution saturée de gaz ammoniac. Quelques secondes d'exposition suffisent à la formation d'azotate double d'argent et d'ammoniaque très-facilement réductible. Le dessiccation de l'objet est achevée à une douce température. On fait alors intervenir les vapeurs mercurielles. Une cuvette à double fond reçoit le mercure à sa partie supérieure, et à sa partie inférieure de l'eau est maintenue bouillante à l'aide d'une faible flamme. L'objet, suspendu à peu de distance de la surface mercurielle, est complètement métallisé au bout de quelques minutes. Il est parfois très-brillant sous l'influence de l'amalgamation par excès de vapeurs mercurielles. Avec un peu d'habitude on reconnaît le moment où l'objet peut être porté dans les bains galvanoplastiques.

Pour satisfaire à toutes les règles de l'hygiène, la cuve à mercure sera établie sous une hotte où seront entraînées les vapeurs.

Nous avons pu recouvrir d'une couche de cuivre régulière des feuilles, des fleurs, des insectes et autres objets organiques, en employant cette méthode, appelée à rendre à l'industrie de réels services.

M. D.

Le mari et la femme se promènent à Meudon. Mise en gaieté par la splendeur du paysage, madame entonne un couplet de la *Petite Mariée* sur l'air de *Ciroffé-Girofla*.

— Ma chère amie, vous vous trompez, fait observer monsieur.

— Comment cela ?

— Ce n'est pas l'air...

Madame hausse les épaules.

— Hé ! monsieur, vous savez bien que l'air de la campagne n'est pas le même que celui de Paris.





LA PETITE GLANEUSE



